emmanuelle arsan

sainte louve

roman

belfond

sainte louve

Du même auteur

ROMANS

EMMANUELLE 1. La leçon d'homme
(Le Terrain Vague, 1967; et Collection 10-18)

EMMANUELLE 2. L'Antivierge
(Le Terrain Vague, 1968; et Collection 10-18)

LES ENFANTS D'EMMANUELLE
(Opta, 1975; et Collection 10-18)

NEA
(Opta, 1976; et Collection 10-18)

LAURE
(Pierre Belfond, 1976 : et Collection « J'ai lu »)

VANNA
(Pierre Belfond, 1979; et Collection « J'ai lu »)

NOUVELLES

NOUVELLES DE L'ÉROSPHÈRE
(Le Terrain Vague, 1969; et Collection 10-18)

ESSAIS

ÉPITRE A PAUL VI
(Le Terrain Vague, 1968)

DESSINS ÉROTIQUES DE BERTRAND
(Le Terrain Vague, 1969)

L'HYPOTHÈSE D'ÉROS
(Éditions Filippachi, 1974; et Collection 10-18)

MON EMMANUELLE, LEUR PAPE ET MON ÉROS
(Christian Bourgois, 1974)

TOUTE EMMANUELLE
(Pierre Belfond, 1978)

emmanuelle arsan

sainte louve

8°Y2
100417

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

(ex. de remplacement)

Db-11-10-1983-28256

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Pierre Belfond
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

ISBN 2.7144.1603.9

© Belfond 1983

Le présent trame le futur
dans la moitié manquante
du passé.

Nitya Phenkun
(Dernières paroles de la kinnari)

PREMIÈRE PARTIE

ARSAR



CHAPITRE PREMIER

PARTIE CARRÉE EN PARTIE DOUBLE

La femme est naturelle,
c'est-à-dire abominable.

Baudelaire

1. Vingt-quatre décembre 1983, neuf heures du soir.

Le château était invisible. Mon repère noir à la cime de la nuit. Encore un instant et il redeviendrait mon maître lieu, mon dernier monde. L'odeur des pins mouillés resterait dehors, avec les autres étrangetés de l'hiver.

Aucun trouble-fête ne monterait de la vallée. Au-delà de nos créneaux, il n'y a rien : rien que l'à-pic, cranté de marches de cent mètres. Le regard, même de jour, n'y trouve pas de tache d'herbe, genêt, bruyère où s'accrocher. Sur l'adret et sur deux des versants que le soleil de l'après-midi ne touche pas assez longtemps pour les sécher, la construction est sans abord, comme le rocher lui-même.

Le terrible vent de terre s'était levé et barbelait de branches cassées et d'épines la route risquée dont les lacets escaladent la pente nord. A force de siècles, le pollen, les coulées de résine et les acides aériens issus de la corruption froide de la mer ont creusé dans les falaises des fentes et des trous auxquels les rafales arrachent des cris. Le goût de salive et de chlore que leur mousse garde des grandes salines disparues passe dans l'air et suit les courants ascendants comme le font, d'autres jours, les mouettes. Ces jours-là, la mer est proche. Nos langues la lèchent sur nos lèvres.

Abruptement, les phares de l'auto ont fait surgir de l'obscurité le pont-levis et la herse. Celle-ci s'est relevée sans bruit. En silence, mes passagères ont scruté l'épaisseur des murs que nous traversions. Je n'ai pas eu besoin de poser de question pour savoir que, si différentes que ces femmes fussent entre elles, chacune reconnaissait dans cette puissance le château absolu qu'à un âge ou un autre elle s'était souverainement inventé et d'où, en secret, elle n'était jamais repartie.

L'espace d'une image, ces remparts furent ainsi pour des étrangères ce qu'ils sont quotidiennement pour moi : un repère du rêve au sommet du temps.

2. Des hommes s'ennuient et des chiens musent.

Deux heures auparavant, les quatre hommes auxquels j'amène ces quatre femmes se parlaient dans la grande salle de ce château. Grâce

à mon récepteur, j'ai suivi leur conversation aussi commodément que si j'avais été au milieu d'eux. Jour et nuit, si je le désire, je peux entendre ce qui se dit, dans n'importe quelle partie de la maison. Partout, je peux voir ce qui se fait. Mon maître Arno l'a voulu ainsi.

A ce moment, il disait à ses compagnons de salon :

— Je vois que nous sommes en trop petit nombre pour passer comme il le faut cette veillée. Faisons venir du monde.

— Connaissez-vous donc quelqu'un ? s'est étonné son fils, sur un ton de sarcasme triste.

— Des inconnus auront plus de chance d'éveiller notre intérêt, a fait valoir Arno.

Lorenzo s'est rapproché d'eux, avec un sourire. Il a objecté :

— Nous ne sommes pas ici pour nous intéresser à d'autres, mais pour nous rendre intéressants.

— Eh bien, trouvons des spectateurs, a concédé Arno.

Il se tourna, pour prendre son avis, semblait-il, vers le quatrième personnage. Celui-ci n'avait encore soufflé mot. Il examinait avec dégoût le grand portrait de Hobbes sur le mur rouge.

Ni Arno ni Lorenzo ni moi ne savions vraiment qui était ce jeune homme. « Mon ami », avait simplement annoncé Dominique, lorsqu'ils étaient arrivés ensemble de Paris, à la fin de l'après-midi. Le ton employé aurait pu suggérer que Dominique n'avait qu'un ami; mais peut-être, au fait, était-ce bien ce qu'il avait voulu faire comprendre. Un ami récent, en tout cas. Dominique l'avait appelé Franz. Ils étaient du même âge : là s'arrêtait leur ressemblance.

Ce partenaire accepta de se prononcer, d'un ton forcé :

— Des spectatrices feraient sans doute mieux l'affaire.

Dominique et son père parurent envisager l'hypothèse avec indifférence. Lorenzo, au contraire, approuva énergiquement, par le geste et par la parole.

— Tout à fait judicieux ! Tout à fait !

Paradoxalement, Franz le dévisagea comme si cet assentiment le choquait. Lorenzo sentit qu'il lui fallait se justifier :

— Dès que des hommes et des femmes sont mis en présence, les tréteaux et les planches s'assemblent d'eux-mêmes, la représentation peut commencer. La nature cède la place à l'art.

— Vous êtes artiste ? s'enquit Franz.

— C'est ce que je voudrais bien savoir, répondit Lorenzo.

Franz ne se laissa pas amadouer :

— Et moi, puis-je savoir ce que vous faites, dans la vie ?

— Je fais illusion, s'expliqua Lorenzo, radieux.

Il n'avait pas rendu visite à Arno de toute l'année. Il s'était contenté de lui écrire. Mais c'est sans avoir prévenu qu'il était arrivé, ce matin. Arno était heureux, cela se voyait, de l'avoir près de lui. Lui non plus n'avait pas beaucoup d'amis.

Comme si le projet qu'ils venaient d'évoquer ne méritait pas

sérieusement l'examen, les quatre hommes se sont ensuite assis, d'un même mouvement désœuvré, sans plus rien dire.

Arno remplit les verres qui se trouvaient déjà sur le *lébès*. Le nouveau venu détailla du regard les visages d'enfants des trois faunes qui servent de piétement au plateau de bronze tressé. Je n'ai pas compris si c'était par timidité ou par défi qu'il affectait d'apporter au cordon de soie noué sur les courbes cuivrées de leurs chevelures et à leurs courtes cornes rebiquées une attention plus minutieuse qu'à la cambrure obscène de leurs reins et, surtout, qu'aux phallus héroïques poussés en avant, aussi longs et épais que l'est la main gauche dressée de ces petits chasseurs de vierges.

Je me souvenais pourtant d'avoir entendu Lorenzo, lors d'un précédent séjour, assurer qu'il voyait battre les veines de leurs sexes sous les poussées de cœurs imaginants; ou observer que leurs hanches, pincées par les doigts, devenaient, elles aussi, sexuelles et raidissaient leurs muscles, en même temps que ceux du ventre et de la poitrine saillissaient, dans un réflexe d'intumescence du corps tout entier, que l'on devinait même dans les lèvres disjointes et durcies et jusque dans les mollets bandés et les sabots trop gros pour les chevilles de ballerines.

Il disait encore que la fente contractée des fesses de ces chevreaux humains et le geste capricieux de leur bras feignaient de refréner les entreprises d'amoureuses — ou d'amoureux — invisibles. Et il pensait que ces refus peu vraisemblables servaient le même dessein que la virilité hautaine des petits dieux aux cuisses laineuses. Ce dessein était d'inspirer aux témoins un regret : le regret de voir une telle force luxurieuse gaspillée, ce désir superbe férocement immobilisé dans la solitude et dans le temps, ces érections délectables condamnées à une perpétuité inutile d'idoles, qu'aucun dévot de chair n'aurait jamais le pouvoir d'assouvir.

Il avait alors pris dans sa main l'un puis l'autre des ithyphalles en souffrance, pour caresser nostalgiquement le rétrécissement spartiate du prépuce, que la tension portait presque à la hauteur du nombril, et avait prié Arno de lui expliquer comment lui, Lorenzo, que ne tentaient d'ordinaire ni l'homosexualité ni la bestialité, pouvait se rêver l'amant de satyres adolescents qu'un sculpteur avait rêvés, deux mille ans avant lui.

Arno, bien sûr, avait seulement souri, fier d'avoir sauvé le chef-d'œuvre des enfers d'un musée et content que son ami partageât son plaisir.

J'ai cherché, ce soir, dans les yeux de Franz, une émotion, une intention, un doute qui le relierait à la complicité des deux hommes et me renseignerait peut-être sur cet inconnu. Mais il est resté inscrutable. Et Dominique a mis en marche un magnétophone, probablement pour conjurer le silence froid qui s'était installé et

auquel l'écoute de la musique a, au contraire, donné prétexte à durer.

Sans couper l'image ni le son, j'ai cessé de regarder et d'entendre. Pour ne pas me laisser gagner malgré moi par l'apathie des maîtres, j'ai appelé mes chiens et j'ai ouvert l'*Odyssée*, qui n'est jamais très loin de moi. L'*Odyssée* de Nikos Kazantzakis, bien sûr ! J'ai assez longtemps abusé d'Homère ! Lorsqu'il m'arrive, parfois encore, de le relire, j'ai l'impression de remâcher un bréviaire.

L'incarnation de l'antique hantise dans le poète d'aujourd'hui m'intrigue davantage et m'est plus utile. A preuve : sans avoir rien cherché, je suis tombé du premier coup sur le passage du chant III où Hélène soupire après le bon temps, quand, sous les remparts de Troie, *elle regardait les corps qui brillaient dans la plaine en feu; sans distinguer l'ennemi de l'ami, elle admirait les torses, les épaules velues, les cuisses, les barbes souillées, heureuse de voir ces héros s'entre-tuer pour un sourire.*

Les quatre héros dont je suis, cette nuit, l'aède dérisoire ont besoin de ce genre de femme. Autant dire : ont besoin de femmes tout court, car existe-t-il, sur la rive de quelle mer, une race de mortelles qui soient différentes d'Hélène ? La disposition à être aimées n'est pas réservée aux demi-déesses.

« Ce n'est plus vivre ! Je n'en peux plus, il se fane, mon basilic frisé que ne caresse pas la main d'un homme !

Vraiment, je ne suis faite ni pour la solitude, ni pour les travaux domestiques !

Dieu, fais de moi un doux pommier debout au bord de la route, couvre-moi de fruits que cueilleront tous ceux qui passeront ! »

Elle étend les bras vers l'étoile qui brille aux portes de la nuit :

« Ah, s'il revenait encore, le navire ravisseur ! »

— Quelle sorte de femme accepterait de but en blanc de nous rejoindre, une nuit comme celle-ci, sur cette montagne ? a demandé distraitement Dominique.

— La pensée et la nuit rendent tout le monde capable de tout, a dit Lorenzo.

— Rêver vous amuse, a jugé Dominique, sur un ton de tolérance amicale.

— Je ne fais pas de rêve séparé.

— Aimez-vous vivre avec les autres ? s'est offusqué Franz.

— Pourvu que je vive ! Qui donc est regardant sur le détail ? a répondu Lorenzo, ravi par le sujet.

Dominique a cependant paru se parler à lui-même, plus que prolonger cet échange de répliques :

— La vie m'intéresserait. Mais pas n'importe comment. Je ne veux pas vivre à sens unique.

Dans l'intervalle de silence, j'ai entendu un rouge-gorge chanter en sourdine, comme un célibataire enjolive sa solitude. Il devait s'abriter du vent sous les ifs nains du jardin. Un vent encore tiède, pourtant. Même s'il soufflait et sifflait plus fort que l'oiseau, il lui laissait une chance que d'autres n'avaient pas. Ailleurs, il faisait froid, il neigeait peut-être.

La voix de Franz a couvert les rumeurs du dehors. Il disait :

— J'ai toujours eu envie de mourir. Depuis que je suis né. Tous les jours. Tout le jour.

Lorenzo s'est levé et a pesé d'une main sur l'épaule d'Arno, comme pour l'inclure dans une solidarité mécréante :

— Ces désirs ne sont plus de notre âge ! Organisons des fêtes qui soient davantage à notre portée.

— Nous pouvons faire ce que nous voulons, a dit Arno. Nous sommes entre nous.

— Jouons ! a conclu Lorenzo. Même si nous devons être joués. Mais où allons-nous trouver nos joueuses ?

Arno a offert :

— Je peux envoyer mon chauffeur sur la côte.

— Saura-t-il choisir celles qu'il nous faut ? s'est inquiété Lorenzo.

— Il est aussi bon juge que vous et moi.

Lorenzo a encore souri :

— Sûrement. Pourvu qu'il ait les mêmes peurs.

Arno m'a appelé. Mais, ai-je constaté sur mon rétrocontrôle, c'est la face de la chienne qui se trouvait dans le champ et est apparue dans le récepteur du salon. Arno l'a saluée :

— Bonsoir, Légende.

— *Ciao, bella*, s'est associé Lorenzo.

Les yeux pailletés, bordés de noir (il arrivait, à certains qui la voyaient pour la première fois, de la croire fardée !), de la grande barzoï considérèrent l'un puis l'autre de ses interlocuteurs, d'abord sans ciller. Sa langue pointait entre ses lèvres et les léchait délicatement. C'était là manière de chatte plutôt que de chienne. Ses paupières battirent enfin, avec un savoir-faire d'actrice. Un jappement curieusement doux pour un animal d'une telle taille filtra de sa gorge.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'esclaffa Dominique.

— Elle fait l'amour, c'est tout, éclaircit Lorenzo.

Arno manipula un curseur, pour élargir l'angle. En même temps que les épaules de la chienne, une autre tête s'encadra, en dimensions réelles. Le pelage or et cendre était semblable; le regard consentant, identique.

— Voici l'amant, constata Franz.

— Les lévriers, même russes, ne s'accouplent pas par le flanc, que je sache, railla Lorenzo.

— Ils ont pourtant l'air de jouir, insista Dominique.

Lorenzo afficha une mine avertie :

— Il doit y avoir quelque part un tiers partenaire, voire plusieurs. Ces bêtes savent ce qui est bon. Nous avons beaucoup à apprendre d'elles.

Il se pencha vers le terminal, comme pour se faire mieux entendre (il savait pourtant que les microphones n'étaient pas à cet endroit-là) :

— Ange ! Légende ! Mes tout beaux ! interpella-t-il. Lorsque vous aurez un moment de libre, tous les deux, voyons-nous.

De nouveau, Arno a prononcé mon nom :

— Iskander !

Après une hésitation, il a ajouté :

— C'est à vous, non à vos chiens, que je désire parler.

— Je vous écoute, monsieur.

— Veuillez vous habiller et descendre en ville, a dit mon maître.

— Avec quelle voiture ? me suis-je enquis.

— La plus grande. Vous ramènerez quatre femmes.

— Où devrai-je les prendre ?

— C'est à vous de le savoir. Vous les prierez à dîner chez moi. Assortissez-les avec discernement. Rappelez-vous que je n'aime pas ce qui est désordonné. Et que je serais peiné de voir déparer la qualité de cette soirée.

Une minute, l'appareil resta, de part et d'autre, muet.

La pause fut rompue par un râle satisfait de la chienne. Le mâle lui fit écho, en plus violent.

— Vous avez compris ? interrogea Arno, sans s'impatienter.

— Une nuit de Noël, ai-je réfléchi à voix haute, toutes les femmes sont engagées. Les meilleures avant toutes autres.

— Est-ce à moi de vous dire que je ne reçois pas de filles publiques à ma table ? remontra Arno. Faites-moi la faveur de nous épargner une situation fausse.

Il coupa le contact, d'un simple bruit de langue contre ses dents; mais, après un bref instant, il le rétablit. Ce n'était plus le visage des barzoïs, mais leur poitrine, qui occupait maintenant la caisse réceptrice. Ils étaient allongés côte à côte et haletaient amoureusement.

— Iskander, je vous veux de retour ici à neuf heures, au plus tard. Cela vous laisse peu de temps pour vos recherches. Même dans ces conditions, j'attends de vous que nos invitées soient intéressantes.

— Intéressantes ?... Je vois, mon cher, que vous êtes incorrigible, lui a reproché Lorenzo.

Puis il s'est retourné vers Franz et, passant, à son habitude, du coq à l'âne, a professé, méditatif :

— L'humanité s'acquiert par l'exercice, je suppose.

— Ce qui signifie ? questionna agressivement le jeune homme.

— J'espère vivre assez longtemps pour l'apprendre, a répliqué Lorenzo, affable.

Il fit un geste pour prendre Franz par le coude, mais l'autre s'éloigna.

Sans doute pour racheter l'inconvenance, Dominique s'est appuyé au bras de Lorenzo, en disant :

— Je suis sûr que Franz aimera ces chiens autant que nous, lorsqu'il nous connaîtra mieux.

J'ai commencé de préparer ma mission et ai pu rapidement me mettre en route vers la mer.

3. Arsar argue ardor, ardor argue arsar.

— Où sont les autres ? s'est alarmée la plus jeune, en pénétrant dans la salle, que la pénombre mordorée rendait immense.

— De qui voulez-vous parler ? s'est étonné Dominique.

Mais son père l'a interrompu :

— Mesdames, je vous remercie d'avoir accepté mon invitation. Cette demeure est celle de ma famille, pratiquement depuis toujours. Je vous offre la protection de son toit pour le temps qu'il vous plaira d'y célébrer Noël avec nous.

Les arrivantes le dévisagèrent avec une méfiance qui, pour un instant, conféra à leurs visages une ressemblance que normalement ils ne présentaient pas.

Le châtelain a poursuivi :

— Mon envoyé vous aura déjà dit quel est mon nom. Mais je sentirai davantage d'amitié entre nous si vous voulez bien m'appeler simplement par mon prénom : Arno. Voici mon fils unique : Dominique. Et son camarade, Franz Endréour. Ne vous formalisez pas si votre quatrième hôte, ici à ma gauche, vous observe avec une attention aussi intense : il est peintre. Il est dans l'ordre des choses que l'étude de la beauté accapare ses facultés. Au demeurant, les œuvres que lui inspire cette dévotion vous sont certainement familières ? C'est Lorenzo Carol.

Aucune des visiteuses ne broncha. Lorenzo sourit et Arno enchaîna :

— Nous ferez-vous l'honneur de nous dire, à votre tour, comment nous devons vous appeler ?

— Vous nous avez invitées et vous ne connaissez pas nos noms, constata, sans y mettre d'acrimonie, l'une d'elles qui, malgré la chaleur montant des bûches, gardait serrée autour de son corps haut

et mince une cape de lynx des neiges. L'épaisseur, la longueur, la blondeur de cette toison se dédoublaient en un foisonnement irréel dans la chevelure épandue qui ondoyait sans vent, enfouissait à demi le visage de l'apparition, ailait son dos, cuirassait sa poitrine d'éclats de soleil et de lune.

La nouvelle venue reprit, conservant une moue plus amusée que critique :

— Invitées à quoi, d'ailleurs ? Quelle leçon de philosophie allez-vous nous donner, et dans quel genre de boudoir ?

Arno haussa imperceptiblement les épaules.

— Ne vous attendez pas à nous voir pasticher vos mauvaises lectures. En outre, s'il vous convient mieux de rester anonymes, nous n'avons rien à y redire. Notre plaisir sera de vous connaître sans que vous cessiez d'être des inconnues.

— Je n'ai pas de raison de me cacher, repartit le lynx. Je m'appelle Dorothée-Anne Ava-Shalom.

— Quel beau nom ! s'est écrié Arno, sincère. Nous sommes plusieurs, dans cette maison, à avoir l'amour des noms. C'est un penchant qui vient de loin. La première parole qu'ait prononcée le premier homme a dû être pour appeler un autre humain par un nom, ne pensez-vous pas ? Mais ne me laissez pas pérorer ! A votre tour, madame, si vous le voulez bien : quel nom aurez-vous pour nous permettre d'avoir ensemble, ce soir, un langage ?

Il s'adressait maintenant à celle qui paraissait la plus âgée. De combien ? Son visage étincelant de taches de rousseur claires, la ramure de corail de ses cheveux coupés court, sa silhouette fluide n'avaient pas trente ans. Par moments, pourtant, je croyais lire au fond de son regard dix années d'expérience de plus.

— Francesca Luce, se présenta-t-elle.

Elle avait prononcé prénom et nom à la française, alors que, dans la voiture, je l'avais entendue le faire à l'italienne.

Arno se tourna ensuite vers la benjamine, qui parla avant lui :

— Je suis Alexandra Marchal.

Elle compléta, avec panache :

— J'ai presque seize ans. Je les aurai tout à fait dans vingt-quatre jours.

Mon maître s'est incliné courtoisement et a demandé à la brune aux yeux verts, que l'aplomb d'Alexandra paraissait enchanter :

— Vous n'êtes sans doute pas de beaucoup son aînée ?

— Si, tout de même. De quatre bonnes années. Mon nom est Laure.

— Laure tout court ? Mais rien, je le répète, ne vous oblige à nous en dire davantage, si telle est votre préférence.

— Pourquoi ? Je m'appelle Laure de Laurac.

L'effet produit ne fut pas moindre que celui que j'avais prévu. Arno haussa les sourcils. Dominique, subitement très agité, s'écria :

— Laurac ? Ce n'est pas vrai !

Devant l'expression outragée de la jeune fille, il s'empressa de s'excuser :

— Comprenez-moi : je veux dire que c'est une coïncidence incroyable, extraordinaire... Je ne doute pas un instant que vous soyez une Laurac. Simplement...

Arno coupa court à ce bafouillage :

— Seriez-vous, d'aventure, liée à la légendaire famille audoise qu'a décimée la croisade contre les Albigeois ?

— Il paraît, répondit Laure.

— Alors, vous êtes notre parente ?

— Sinon, je ne serais pas ici en ce moment.

— Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mise en rapport avec nous plus tôt ? s'est indigné Dominique.

— Je ne savais pas que vous existiez.

— La passion généalogique ne vous absorbe pas spécialement ? s'est enquis Lorenzo, affichant une mine complice.

— Oh non ! Je suis simplement étudiante en médecine.

Arno a repris les commandes de la conversation :

— Tant mieux ! Il y a plus à découvrir dans n'importe quels maux présents que dans tout le mal passé. Quand nous avez-vous découverts ?

— Il y a quelques heures. Lorsque votre messager m'a dénichée chez moi.

Arno a hoché la tête en souriant. Il n'a pas cherché, du moins à haute voix, à savoir comment j'avais moi-même retrouvé cette sienne cousine. Il a croisé les mains et a proposé, pratique :

— Eh bien, je crois que vous devriez maintenant vous défaire de vos manteaux, pour que nous puissions nous asseoir.

Alexandra s'est plantée devant la grande glace encadrée d'éclats d'obus aux arêtes affreusement déchirées, mais il me semblait que ce n'était pas tant pour s'admirer que pour se donner une contenance. Elle semblait moins à l'aise qu'à son arrivée.

— Aimez-vous les miroirs ? s'est entremis Lorenzo, en mobilisant tous ses charmes. Ils ont pourtant une façon bien à eux de nous séparer de ce que nous aimons. Borges les hait à l'égal des copulations, parce que les uns et les autres multiplient le nombre des hommes.

Le thème était on ne peut plus mal choisi. Alexandra le fit entendre sans périphrase :

— Alors, il n'y a personne ? Il ne va y avoir que nous ?

— Quatre femmes et quatre hommes, n'est-ce pas déjà tout un monde ? a plaidé Lorenzo, trop tard contrit de sa maladresse.

Peine perdue. L'adolescente semblait ulcérée :

— Cet homme, celui qui nous a amenées en auto, nous a dit qu'il y aurait une fête.

— C'est bien pour faire de cette soirée une fête que nous sommes réunis, s'est dépensé Arno. Et je suis convaincu, maintenant que je vous vois, qu'elle va être parfaitement réussie.

— Ne comptez pas sur moi pour vos soirées spéciales ! s'est rebiffée Alexandra. Je n'arrive même pas à comprendre qui vous êtes.

Elle fit des yeux le tour du *lébès,* des tableaux, des tapisseries, des lambris, de l'acier poli, de l'énorme ovoïde de cuivre verdi flottant au-dessus de l'eau odorante sans en toucher la surface. La jeune fille hésitait, et j'ai sympathisé avec son désarroi, à décider si cet apparat insolite et la lumière basse, qui avait graduellement tourné au roux et rendu indistincte une partie de l'espace vide, étaient signes d'arrière-pensées perverses ou manies nobles.

— Nous non plus, nous ne vous connaissons pas, prononça Franz entre ses dents. Nous ne sommes pas moins en danger que vous.

Lorenzo vit que, au point où on en était, il n'y avait plus grand-chose à perdre; il déclara :

— Tout à l'heure, quand nous étions seuls, mes amis et moi, nous avions peur les uns des autres. Maintenant, vous voyez, nous avons peur de vous. C'est déjà une sorte de progrès.

Arno s'est montré soudain très froid. Il s'est adressé à Alexandra, mais j'ai senti que l'idée de se débarrasser de toute la compagnie le tentait fugitivement :

— J'attache plus de prix à être un gentleman qu'à être un gentilhomme, dit-il, avec une grâce appuyée. Si vous le désirez, je vais vous faire raccompagner.

Après une hésitation, il a néanmoins ajouté :

— Je ne vous cache pas que je trouverais ce dénouement d'une banalité désolante.

Alexandra tourna la tête vers la porte, demanda presque timidement :

— Où est-il ?

— Qui ? s'étonna Arno.

Il se reprit aussitôt :

— Vous voulez parler d'Iskander ? Il sera retourné dans sa chambre, je pense.

— Dans sa chambre ? Il ne sera pas de la fête avec nous ?

— Vous a-t-il dit qu'il y participerait ?

— Non. Mais...

— Je puis lui demander de venir, a proposé Arno.

Lorenzo a objecté :

— Ne vaudrait-il pas mieux que nous restions, pour commencer, à égalité de nombre ? Une chose m'a émerveillé, au cours de la cérémonie des présentations.

— Quelle chose ? s'est intéressé Arno, tiède.

— Nos prénoms partagent, deux par deux, les mêmes initiales.

Cet air de famille inespéré ne nous fait-il pas un devoir de ne pas laisser passer la chance d'un accord plus complet ?

Francesca entra d'emblée dans le jeu :

— Expliquez cela un peu mieux. A parler franc, j'ai déjà oublié vos noms.

Lorenzo prit un bloc sur une table et se rapprocha du groupe que les femmes continuaient de former entre elles (personne n'avait obéi à l'invitation de s'asseoir). Il tira un portemine de sa poche (celui, je le reconnus, dont il se servait pour griffonner des portraits, lorsque la conversation du moment l'ennuyait — crayonnages qui finissaient invariablement dans le premier panier venu). Il démontra à haute voix, tout en écrivant :

— Nous avons d'abord *Alexandra* et *Arno*.

Il dirigea vers l'insoumise un visage d'innocence indignée :

— Vous rendez-vous compte, fière étoile alpha, chère première lettre de tous les alphabets de l'univers, qu'en nous quittant vous frustreriez notre hôte d'une rime et le priveriez de sa raison ?

L'étoile alpha éclata de rire.

Raffermi, Lorenzo s'adressa ensuite à mon amie :

— Vous vous appelez *Dorothée-Anne*, n'est-ce pas ? Or, sachez que les prénoms complets de notre jeune seigneur, ici présent, sont *Dominique Arnaud* et que le second n'a pas pour lui moins d'importance que le premier. Il vous dira pourquoi sans se faire prier, si jamais vous avez l'imprudence de le laisser prendre la parole sur ce sujet.

Ce fut au tour de Dominique de rire sans rancune.

— *Francesca* et *Franz* auront déjà remarqué, je présume, leur intime unisson. Cette assonance est flatteuse pour l'un et pour l'autre, puisqu'elle fait espérer que leur ramage sera égal à leur plumage.

Francesca leva un regard étonné sur les cheveux châtain foncé de Franz et dut inférer que Lorenzo avait voulu parler d'une autre affinité que celle-là. Elle eut le bon sens de ne pas l'inviter à s'en expliquer. Le bonimenteur acheva donc :

— Il me reste à saluer avec une plus personnelle émotion ma semblable à travers les branches de laurier en fleur, ma sœur apollinienne *Laure*, moi, *Lorenzo*. Douterez-vous encore, mesdames, que nous étions secrètement prédestinés à apparier nos imaginations ? Ne faisons pas à la bienveillance du hasard, principe fondateur de cette maison, l'injure de disperser des œufs qui ont été si harmonieusement couvés. Buvons plutôt aux promesses latentes de notre symétrie, pourvu que notre hôte, bien sûr, se décide à nous faire servir.

La faconde de l'artiste parut avoir raison des soupçons d'Alexandra. Elle fut la première à se choisir un fauteuil et à s'y installer sur

ses talons, après avoir jeté en travers du dossier le manteau de cuir blanc qui l'avait jusque-là protégée.

Lorsque tout le monde eut pris place, Hugin, qui attendait ce signal sur son terminal, apporta un plateau chargé de coupes et d'un seau à champagne. L'attention des quatre femmes se concentra sur ses paupières gonflées, sur ses gestes de mains, qui semblaient aussi lents, lourds, douloureux que ses pas et que sa structure de géant. Elles le suivaient avec appréhension, comme si elles craignaient de le voir buter à mi-chemin, manquer son but. Pour l'aider, elles rivaient leurs yeux aux siens, tâtonnaient avec lui vers la cible distante qu'il peinait à repérer, loin de l'autre côté des murs. L'effort qu'elles faisaient pour voir à travers les pierres élargissait leurs pupilles et rétrécissait leurs orbites.

Après qu'il eut quitté la pièce, Dorothée-Anne demanda, épuisée :

— Vous avez beaucoup de personnel ?

— Plus que ne requièrent les besoins d'un homme seul, s'est excusé Arno. Il y a cinq personnes.

Un calcul mental a de nouveau plissé le front de la jeune femme. Elle en a annoncé le résultat :

— Nous sommes donc treize, en ce moment, dans votre château ?

— C'est juste. Cela vous gêne-t-il ?

— Au contraire : c'est un nombre qui me porte bonheur.

J'eus l'impression que Francesca prenait ce présage moins à la légère. Elle fouilla du regard les ombres changeantes qui déformaient les contours de la pièce et finit par fixer, avec une intensité peu naturelle, les grandes armoiries taillées en marbre polychrome au-dessus du linteau de la cheminée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— De quoi parlez-vous ? chercha à comprendre Arno.

— De ces deux blasons. Ce sont vos armes ?

— Celui de gauche, oui. Celui de droite a été mis là en mémoire d'une dame qu'a aimée d'un très grand amour et épousée un des mes ancêtres. L'écu personnel de cette dame, vous le voyez, avait la forme d'un losange, dont la couleur était blanche : on disait alors d'argent. Un grand carreau mouvant de pourpre était inscrit entre ses côtés. Je ne sais pas vraiment ce que symbolisait cette figure inhabituelle en héraldique : le carré. Il ne fait pas de doute, en tout cas, que la dame y tenait beaucoup : elle le faisait partout reproduire, sur ses parures, sur le caparaçon de son cheval, sur les coffres qui l'accompagnaient dans ses voyages, bien qu'elle passât son temps à perdre tous ses biens ! Mais je ne vais pas vous assommer avec ces vieilleries. Vous préférez, comme moi, j'en suis sûr, vivre avec votre temps.

Dorothée-Anne négligea la suggestion.

— Comment s'appelait cette femme aimée ? s'enquit-elle.

— Aude-Aurore d'Ancelot.

Arno sourit, probablement de son propre penchant pour la précision, lorsqu'il ne put se retenir d'ajouter :

— Elle portait, à vrai dire, beaucoup d'autres noms, plus longs encore que le vôtre. Je vous en fais pourtant grâce.

— Non, s'il vous plaît ! Je veux les entendre.

Comme s'il avait déjà perdu intérêt dans le sujet, Arno appela, du regard, Dominique à sa rescousse. Son fils fit d'abord un signe de refus. Il finit cependant par s'exécuter, d'une voix sourde, étranglée, qui rendit presque le son d'un sanglot. Laure avait levé les yeux sur lui et, longtemps après qu'il se fut tu, continua à le regarder, paraissant chercher à comprendre ce qui, dans cette pompeuse litanie de titres féodaux, avait pu bouleverser si étrangement le jeune homme. L'émotion de celui-ci, par bonheur, avait échappé aux autres, ou bien ils la prirent pour un simple accès d'enrouement.

— *Aude-Aurore de Lavaur, de Montréal et de Laurac, fille de Lusignan, dame d'Ancelot de la Louvière de Lauragais, chevalière d'Aumenac d'Isle sur l'Hers Mort, doña de Prat de Llobregat, héritière d'Aa et de Saint-Hilarion, louve d'Argon, châtelaine de Sainte Louve...*

— Fantastique ! s'enthousiasma Alexandra. Et tout ça dans un simple carré rouge sang ! Le serpent rose qui ondule sur l'autre écusson a-t-il droit, lui aussi, à autant de noms ? Si j'ai bien suivi, celui-là est votre emblème personnel ? acheva-t-elle, à l'intention d'Arno.

— Personnel, non, à coup sûr ! Ce n'est certes pas moi qui l'ai choisi. Il y a près de huit cents ans que l'homme dont je viens de faire mention à propos de son amour, et dont le prénom était Adrion, le reçut du roi Philippe II Dieudonné, que nous connaissons mieux comme Philippe Auguste. Cela s'est passé sur la plage de Saint-Jean-d'Acre. Cette forteresse de Terre sainte, à ce moment-là, était tenue par les musulmans aux ordres de Saladin. Les chrétiens l'assiégeaient.

Arno s'est interrompu et, tout à coup rêveur, a interrogé Dorothée-Anne :

— Vous devez bien connaître ce pays, madame ? Vos ancêtres y ont vécu tant de millénaires avant que n'y meurent les miens.

Elle a secoué la tête, en une dénégation énergique :

— Non, je n'y suis jamais allée.

Arno eut une expression de déception. Se rendant compte que tout le monde attendait la suite de son récit, il se résigna, avec un manque visible d'entrain, à en reprendre le fil :

— Un matin de juillet 1191, Philippe et le roi d'Angleterre Richard, le Cœur de Lion, se taquinaient, en anciens amoureux, pieds nus sur cette plage. Un croisé de seize ans, Ansiau d'Argon, était seul près d'eux et les regardait, bouche bée d 'admiration et de plaisir. Il fut le premier à voir une vipère incarnate qui sortait du

sable et rampait en direction du roi de France. Le jeune écuyer se jeta à plat ventre aux pieds de son souverain et empoigna des deux mains la bête, mais, hélas ! trop loin du cou. Elle se retourna et le frappa de ses crochets en plein dans l'œil droit. Philippe trancha d'un revers de poignard la tête du reptile, puis il commanda à Ansiau, qui ne savait plus très bien ce qui lui arrivait, tant sa souffrance était atroce, de s'agenouiller devant lui et de joindre les mains. Le roi dégrafa sa ceinture de cuir rehaussée de clous d'or et de pierres précieuses et à laquelle était suspendue son épée. Il la boucla autour des hanches du garçon aveuglé. Il heurta la nuque de celui-ci d'un coup de son poing fermé. Le roi dit : « Sois chevalier ! » Il prit entre ses mains les mains tremblantes du guerrier mourant, se pencha sur son visage et baisa sa blessure. Le soir même, Saint-Jean-d'Acre se rendit aux chrétiens et Ansiau mourut, sans avoir pu recevoir sa part de victoire, goûter au sang, au feu, au vin, à l'or, aux captives, butin d'honneur des chevaliers. Son frère Adrion, de cinq ans son aîné, le pleurait encore quand Philippe le fit appeler. « Je veux, dit le roi, que tu portes désormais comme signe de reconnaissance dans le combat un bouclier noir sur lequel tu feras ciseler l'image du serpent dont ton cadet m'a sauvé. » Plus tard, Adrion apprit des gens du pays que cette vipère rose à cornes vertes s'appelait un céraste. Ainsi, depuis ce temps, ses armes et celles de ses descendants furent-elles *de sable, au céraste ondoyant de carnation, langué et accorné de sinople.* Vous voici renseignées.

Alexandra ne l'était pas suffisamment. Elle dit qu'elle ne voyait de sable nulle part. Arno dut encore expliquer :

— Dans le jargon héraldique, le sable, c'est la zibeline; et la zibeline, c'est le noir. Que le serpent d'Ansiau soit sorti d'une autre réalité du sable, c'est là pure coïncidence.

— De même, ajouta Lorenzo, que c'est un hasard si céraste rime avec éraste.

Alexandra plissa le nez en signe d'incompréhension aggravée, mais trouva plus protocolaire de ne pas faire davantage profession d'inculture. Francesca la relaya dans cette fonction :

— Je passe sur les animaux qui supportent les deux écus : ici, une louve nimbée, là, une licorne; et les attributs au-dessus : d'un côté, un heaume à tête de loup ailée, de l'autre, une tour en flammes d'où émerge un buste de jeune fille aux longs cheveux, tenant un miroir. Il me semble aussi apercevoir sur le côté un bout de queue de serpent qui me plaît beaucoup. On devine le sens d'à peu près tout cela. Mais cette inscription sur la banderole sculptée au-dessous, j'avoue que je n'y comprends goutte.

— *Arsar argue ardor, ardor argue arsar,* lut Arno.

— Quelle langue secrète est-ce là ?

— De la langue d'oïl. Les Argon n'étaient pas d'ici.

— Pouvez-vous éclairer un peu notre ignorance ? Nous ne sommes même pas de l'époque.

— Cette devise aussi, mes ancêtres ont dû la rapporter des Croisades. *Al zahr*, en arabe, désigne le dé, ou le jeu de dés. Enjolivé d'un *h* et d'un *d* de fantaisie, ce mot est devenu notre hasard. Les Argon, plus puristes, l'orthographiaient *arsar*.

— Tiens, tiens ! a laissé échapper Laure, qui, jusqu'à ce moment, s'était tenue coite.

— Oui ? s'est inquiété Arno.

Mais la jeune fille s'est contentée, avec un sourire, d'encourager Arno à achever son exposé.

— *Ardor* signifiait désir, passion, feu du plaisir. Mais aussi la conviction, la certitude qui se manifeste par un acte de volonté : de ces actes innovateurs par lesquels l'enthousiasme des hommes change à tout moment le monde. *Argue* est plus difficile à interpréter, car il pouvait avoir plusieurs sens, pas toujours en accord entre eux : par exemple, piquer, aiguillonner, harceler. D'autres fois, contester, quereller, le disputer à. Voire démontrer, s'imposer à quelqu'un par l'esprit, convaincre. Refaire. A moins que ce ne fût simplement : fournir des arguments à; ou l'inverse : tirer argument de. Ce mot représente, en tout cas, l'intervention de l'intelligence dans la nature. Quelque chose, donc, d'éminemment dérangeant. Au fait, pourquoi ne pas le traduire par : déranger ?

— A vous entendre, on croirait que vous n'aviez pas songé à résoudre ce casse-tête avant que nous ne vous y forcions, se divertit Francesca. Notre curiosité va-t-elle vous rendre ce service ?

— Une question peut parfois servir celui à qui on la pose; d'autres fois, non, répliqua évasivement Arno.

Je le sentais maintenant impatient de changer de conversation. Mais, depuis un moment, je voyais Lorenzo zébrer furieusement son carnet. Il en détacha une feuille et la brandit, annonçant :

— Pour ma part, j'ai toujours pensé que cette devise voulait dire, à peu près : *Le hasard défie le désir, le désir maîtrise le hasard.* Ces soudards n'ont pas attendu M. Freud pour faire copuler esprit et matière. Voulez-vous une preuve de plus de la justesse de leur intuition ? La voilà !

Il colla son papier dans les mains de Francesca. Les autres tendirent le cou. Mon terminal reproduisit en gros plan le diagramme suivant :



Lorenzo n'attendit pas qu'on lui demande d'en fournir la clef.

— Vous retrouvez ici, sous une forme géométrique épurée, sans que rien en ait été oublié ni rien y ait été ajouté, tous les éléments des deux blasons qui viennent de vous être décrits. D'abord, le triangle, qui est l'écu d'Argon. A l'intérieur, le second écu, en losange, qui est de la dame. Dans ce losange, un carré, scrupuleusement conforme au singulier emblème de la maison d'Ancelot. Enfin, les contorsions du céraste sont représentées par une ondulation verticale qui coupe le carré en deux. Résultat ? L'espace intérieur de la figure est divisé exactement en huit. N'est-ce pas étonnant ? Huit surfaces dues au hasard, comme nous sommes huit ici, ce soir, à jouer !

Il fit courir sur les membres du groupe un regard prospecteur :

— Il ne nous reste plus, maintenant, qu'à trouver comment nous allons mettre ce coup de dés au service de nos désirs.

4. En attendant Hugin.

— J'ai bien fait de rester, annonça à brûle-pourpoint Alexandra. Après tout, ce n'est pas mal, ici.

— Vous n'avez pas encore vu grand-chose, remarqua Arno.

— Oh ! j'ai le temps ! Nous allons d'abord manger, j'espère ?

Dorothée-Anne s'étonna :

— Je ne vois de lampes nulle part. On dirait que la lumière sort des murs, ou qu'elle passe à travers.

— Ce n'est pas tout le temps ni partout la même lumière. Elle vient d'un endroit ou d'un autre. Sa couleur varie avec la musique, expliqua Arno.

— Cette sorte de clarté me fait penser à la nuit.

Arno ne fit pas de commentaire. Dorothée-Anne insista :

— Il n'y a pas de fenêtres ?

— Si. Je n'aime pas les tentures et je dissimule les ouvertures par un simple jeu de ces lumières.

— Nous sommes séparés du monde naturel, jugea-t-elle.

— Mais non ! La nature se manifeste aussi dans ces agencements. Ils sont un aspect d'elle, comme nous le sommes nous-mêmes et comme l'est tout ce que nous faisons. Il n'existe rien qui ne soit pas naturel.

Laure écoutait, mais son regard n'était pas dirigé vers Arno et Dorothée-Anne : c'était Lorenzo qu'elle ne quittait pas des yeux. Elle l'interrogea, dès que les autres se furent tus :

— Quel genre de tableaux peignez-vous ?

— Un seul genre. Je ne suis pas moins monomaniaque qu'un autre. Tous, ici, du reste, nous sommes des obsédés sexuels.

Laure sourit avec aise, comme si elle entendait une mondanité ou

que Lorenzo lui eût confessé qu'il préférait Molinier à Rubens. Elle suggéra pourtant :

— Pourquoi ne choisissez-vous pas une façon de vivre qui vous satisfasse ?

— En existe-t-il une ?

— Peut-être pas de toute faite. Inventez-la.

Lorenzo produisit une lippe discrètement sceptique :

— Reste à savoir s'il existe un obsédé qui souhaite la fin de son obsession.

Il prêta l'oreille au motet qui semblait émaner des pierres et fredonna avec le chœur :

— *Ad mortem festinamus...*

Son visage aux pommettes osseuses, creusé d'ombres qui humanisaient la brillance importune de son regard, refléta une jubilation qui le rajeunissait brusquement de vingt ans. Il questionna :

— Qu'est-ce que peut être la mort, pour un rêve ? La rencontre par le rêveur de ce qu'il a toute sa vie désiré.

— Ces mystères me dépassent, dit Laure. Je n'ai pas l'esprit religieux.

Dominique retrouva comme par enchantement la parole.

— Savez-vous que cette forteresse, lorsque ses murailles étaient encore jeunes, assurait la protection des pèlerins de l'hérésie venus faire bénir leur bâton de justes par les moines sans Dieu de Notre Dame de la Pensée ?

Les yeux de feuilles vertes de Laure pétillèrent de complicité coquine : Dominique aurait risqué une plaisanterie obscène qu'elle n'aurait pas eu l'air plus émoustillée.

Avec la même expression ambiguë, elle se pencha vers Alexandra, qui était la plus proche d'elle, et effleura du doigt la pointe d'un des seins qui passait tranquillement par les mailles vraiment très lâches (elles laissaient tout aussi libres les boucles blondes de son pubis) de la combinaison de laine d'un seul tenant qui enfermait la jouvencelle du cou aux chevilles et aux poignets. Ce filet collait de si près à la peau qu'il semblait y être peint, blanc sur incarnat. Rien d'autre que lui, il était facile d'en juger, n'habillait son occupante, sinon des ballerines de basane fine, dont on n'apercevait d'ailleurs plus grand-chose depuis qu'elle s'était lovée sur son siège.

Alexandra constata sans passion la percée que lui signalait Laure et tenta mollement de tirer un supplément de lainage sur le sein échappé, ce qui n'eut d'autre effet que de faire surgir l'autre. Elle se désintéressa de ce problème et, dégageant de derrière sa nuque l'éblouissante torsade de ses cheveux plus clairs que sa peau, elle y mordit à belles dents, sans doute pour confirmer la fringale qu'elle avait déjà annoncée.

Sensible à cette situation d'urgence, Arno se tourna vers la paroi

qui le séparait de la cuisine pour lui adresser un geste dont ses invitées ne pouvaient évidemment savoir qu'il traversait le granit comme s'il avait été de verre et invitait Violaine à accélérer l'apprêt de ses plats.

— Et vous ? l'interrogea Alexandra, laissant échapper sa mèche mâchée.

Il parut légèrement interloqué.

— Moi quoi ? s'inquiéta-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites, dans la vie, à part l'obsédé ?

Il rit, soulagé.

— L'ingénieur.

— C'est un drôle de métier, pour un châtelain !

— Il faut dire que mon père est un drôle d'ingénieur, expliqua Dominique.

Alexandra toisa avec sévérité ce jeune homme qui se mêlait de la conversation des grands.

— Vous êtes plus calé que lui ? le colla-t-elle.

Dominique resta bon enfant :

— Normal ! Mais nous n'opérons pas dans le même système de référence.

Lorenzo s'adressa à Francesca sur un ton d'amitié tendre, qu'on aurait crue de longue date, la tutoyant déjà, comme on le fait souvent en Italie. Malgré sept ans d'intimité, il n'avait pourtant jamais pris cette liberté avec Arno.

— Dominique est aussi rétro que toi, dans son genre. Et ça lui va presque aussi bien.

Son regard s'attarda, avec une appréciation ostensible, sur la pure pellicule de soie mauve, coupée dans le style charleston, décolletée à perte de vue, taille basse et flottante, jupe frangée beaucoup plus haut que le genou, qui dansait autour de Francesca, même lorsque celle-ci était assise, comme en ce moment. Ses jambes croisées étaient-elles nues ? Passées à un vernis rosé ? Parées de bas invisibles ? Sous la minceur de la robe, un porte-jarretelles, le collant le plus infime se seraient révélés par des reliefs disgracieux. On ne voyait rien, pas une pression d'élastique, pas une couture.

— Notre héritier, continua Lorenzo, est à tu et à toi avec tous les grands suzerains, vassaux et vavasseurs de l'an Mil, par parchemins interposés. Il a choisi, à la consternation générale, de ranger sa prometteuse jeunesse sur les rayons vermoulus de l'École des chartes. Il y deviendra, quand il sera moisi à point, archiviste-paléographe. Conviens que c'est une mutation régressive plutôt polissonne, pour un fils d'inventeur ?

— Quelles sortes de trucs inventez-vous ? demanda Alexandra à Arno.

— Des trucs, justement. Des machins pour machines.

Dominique n'était pas aussi disposé que le disait Lorenzo à se

laisser remiser au Moyen Age, pas plus que de permettre à son père d'abuser des délices aristocratiques de la litote. Il ne s'adressa pas à Alexandra seule, mais à toutes les nouvelles venues, dont il était grand temps, a-t-il dû penser, qu'elles sachent à qui elles avaient affaire.

— Vous avez entendu parler des sondes automatiques qui se baladent aux quatre coins de l'espace, pour aller toiser de près Mars, Vénus, Saturne ou Jupiter ? Eh bien, plusieurs des trucs qui assurent la communication de ces machins avec la Terre, et d'autres encore, qui louchent sous les dessous aléatoires des planètes les plus collet monté, ont été conçus par mon père.

— En secret ? s'émut Dorothée-Anne.

— En secret ? Quelle idée ! Tout le monde s'adresse à lui. Tenez, les nouveaux einsteins du CERN, qui sont en train de cendrer la piste où va s'éclater l'antimatière sur quelque chose comme vingt-sept kilomètres de sape, à un jet de mangonneau de Genève, ne seraient jamais arrivés à contempler dans toute leur étrangeté et dans tout leur charme les enfantes aux beaux spins qui leur naissent de bosones inconnues à longueur de nanosecondes, si mon père ne leur avait pas mis les yeux en face des trous. Désormais, plus de vitesse de la lumière pour leur boucher la double vue ! L'*arsargon* déjoue la frime de l'espace et du temps. Il écarte, sans les délais de convenance, le rideau de la cabine d'essayage où les particules bien roulées se strippent de leurs principes dernier cri. Il dénude et fait voir ce sein des choses que cachait la morale des matheux sujets à pudeurs physiques et à vague à l'âme.

— Qu'est-ce que c'est que l'*arsargon* ? demanda sagement Francesca.

— Un machin-truc plein la vue qu'a gadgeté mon père pour transmettre l'image et le bruit dans les bidules imbitables des accélérateurs d'infinitésime, avec le même confort nonchalant que dans le cosmos, mais pas, alors pas du tout, dans le respect des traditions. Les photons s'y mésallient aux électrons pour les beaux yeux du premier neutrino venu. Les liaisons les plus dissipatives et les plus dépourvues du sens des préliminaires sont mises, tambour battant et in situ, à la portée des natures les moins primesautières. L'entropie comble ses prétendants de ses plus vibrantes exhibitions, avant même qu'ils n'aient eu le temps de se poser les questions d'usage : « Est-ce que je la vois vraiment comme elle est ? Sais-je bien qui j'aime ? » L'énergie convolante vient du dedans de l'observée : ainsi, l'observant économise ses kilowatts. Pour déshabiller du regard la matière consentante, la passion voyeuse du chercheur peut désormais puiser à pleins quarks dans le résidu du potentiel primordial : l'*arsargon* tire un spectacle son et lumière de tout ce qui traîne encore de bricolable dans l'expansivité du Big Bang. Là où le truc d'Argon hasarde son rayon mateur, il fait beau voir !

— Vous n'êtes pas tenues de faire confiance à Dominique pour les données postérieures à l'invention de l'écriture cunéiforme, dit Arno.

En réalité, je l'ai senti assez fier du chic avec lequel son fils avait su blaguer ses recherches sans en minimiser la signification.

— J'ai quand même été contente de reconnaître au passage notre vieil ami *arsar*, fit savoir Francesca.

— A chaque instant, le destin d'une particule élémentaire se décide sur un coup de dés, élucida Arno.

— Comme le nôtre, parfois, sur un coup de tête.

— Parfois ? Non. Toujours.

Le regard de Dorothée-Anne ne se détachait plus du récepteur de l'*ubiquar*, qui pivotait doucement sur son axe d'argent au moindre déplacement d'Arno, en sorte que sa bouche obscure restait constamment tournée vers le maître.

— Ce grand cube de laque noire sur ce grand socle de marbre vert, finit-elle par demander, est-ce une œuvre de M. Carol ou une autre de vos inventions ?

La sûreté de son intuition ne fit qu'augmenter l'estime dans laquelle je la tenais. Jamais, bien entendu, je ne lui avais soufflé mot de l'existence de cet appareil.

— Les deux, répondit Arno. C'est effectivement à Lorenzo qu'un tel objet doit ses lignes. Il fallait un très grand artiste pour donner une forme aussi simple à une machine aussi compliquée.

— C'est beau. Mais... manque-t-il une face, ou est-ce voulu ? A moins que vous n'ayez pas encore installé les instruments que ce coffre doit contenir ?

— Il n'y a rien d'autre à inclure dans ce volume que ce qui s'y trouve déjà.

— Mais il est vide !

— Ses parois, elles, sont bien garnies.

— Elles sont minces comme des feuilles de papier !

— Quand même pas ! Elles ont quelques bons millimètres d'épaisseur : assez pour y loger tous les circuits nécessaires.

— Nécessaires à quoi ?

— Lorsque cette boîte s'éclaire, elle se conduit plus ou moins comme un téléviseur, mis à part le fait qu'il n'y a pas d'écran. Disons donc plutôt qu'elle constitue une scène de théâtre miniature. Les personnages y apparaissent en trois dimensions et ont tout l'espace désirable pour se déplacer, en profondeur aussi bien qu'en haut et en large. Ceci dans leurs couleurs naturelles, il va sans dire. Chaleur et senteur, toutefois, leur font encore défaut. Elles leur viendront peut-être un jour.

— En quoi est-ce différent de la télévision en relief ?

— En tout. Mais il me faudrait, pour le démontrer, le talent pédagogique de Dominique.

Celui-ci obligea :

— Primo, l'*ubiquar* ne travaille pas sur le relief, mais sur le creux. Secundo, ce n'est pas une télévision.

Dorothée-Anne parut un peu déçue par la rigueur du condensé. Elle se résigna à chercher ailleurs.

— Vous pouvez voir là-dedans tout ce qui se passe dans le monde ?

— Qui me le transmettrait ? Pour le moment, il n'existe pas d'émetteurs ailleurs que dans cette maison.

— Êtes-vous en train de nous filmer ?

— Il n'y a pas de film dans mon système. Pas de caméra, non plus.

— Je sens pourtant que ce trou noir nous observe.

— Ce serait tout à l'honneur de son sens esthétique. Mais une machine n'a pas de goût.

— Alors, faites-la fonctionner, pour que nous puissions savoir ce qu'elle fait et ne fait pas.

— Tout à l'heure, si vous le voulez bien. Accordez-moi encore quelques instants de vacances.

— Êtes-vous déjà parvenu à l'âge de vous reposer ?

Arno rit, un peu jaune. Alexandra ne lui laissa pas le temps de l'esquive.

— Dites la vérité : quel âge avez-vous ?

— Quarante-huit ans. Environ.

Devant l'air sévère de l'adolescente, il se justifia tant bien que mal :

— Je suis né un 31 décembre, à minuit.

Alexandra fit la moue, puis inspecta le reste de l'assistance, d'un regard non moins impérieux. Lorenzo, dompté, annonça :

— Pour moi, la terre mère a compté exactement quarante retours de ses vertes saisons.

— Vingt ans et des poussières, dit Dominique.

— Vingt et un. Aujourd'hui ! révéla Franz.

— Par exemple ! s'exclama Arno. Encore un heureux imprévu, à ajouter aux raisons de célébration que nous avions déjà. Bon anniversaire, jeune ami !

Il leva son verre. Les autres l'imitèrent, protocolaires. Franz ébaucha un rictus persécuté.

— Je présume que nos compagnes de soirée sont dispensées de nous dire leur âge, se plaignit-il. Il n'y a qu'Alexandra qui l'ait fait.

— Et moi, rappela Laure, un brin dédaigneuse. Je suis jumelle de Dominique.

— Ouf ! fit Francesca. J'ai craint, un moment, d'être la doyenne, tous sexes confondus. La courtoisie masculine m'en a ravi l'honneur, de justesse. Je n'ai, par chance, que trente-neuf ans.

Les hommes secouèrent la tête, admiratifs. L'invitée n'aurait eu aucun mal, l'eût-elle voulu, à faire admettre une décennie de moins

que les années qu'elle avouait. Lorenzo ne put se retenir d'en disserter :

— Si j'avais le bonheur d'être une jolie femme, je mettrais toute ma coquetterie à me faire passer pour plus âgée que je ne le serais. Il y a peu de mérite, sauf le respect que je leur dois, à être désirables quand on a l'âge d'Alexandra, Laure et Dorothée-Anne. Il y en a un, au contraire, et des plus enviables, à les égaler en jeunesse et en séduction quand on a vécu le double de leur temps.

Ce fut Dorothée-Anne qui répondit au compliment, avant que Francesca ait su trouver la réplique.

— Merci, dit-elle. J'ai également droit, en effet, à vos flatteries, mais non pour la raison que vous dites, ou que vous faites semblant de dire. Je n'ai ni seize ans, ni vingt ans, j'en ai trente.

Lorenzo ne resta pas à court d'encens :

— Vous devriez être mannequin, ou modèle. Faire profiter de soi le plus possible d'amoureux de l'art est un devoir, quand on a reçu un don aussi intemporel de beauté.

Dorothée-Anne — je la comprenais ! — eut l'air franchement embrouillée.

— Mais... n'est-ce pas ce que je fais ?

Pendant qu'elle parlait encore, Lorenzo se cogna le front du poing et poussa un cri qui parut achever d'abasourdir mon amie :

— J'y suis ! Je vous reconnais : la couverture de *Vogue,* le mois dernier. Quel rustaud je fais ! Après ça, l'on ira parler de l'œil du peintre !

— Pas la peine de vous excuser, observa Alexandra, benoîte. Vous nous avez déjà prévenues : les visages ne sont pas votre rayon.

Une lueur malicieuse, comme je n'en avais pas vu depuis bien longtemps dans les yeux d'Arno, accompagna son exclamation :

— Je comprends mieux, maintenant !

— Vous comprenez mieux quoi ? s'informa Lorenzo, méfiant.

Mais ce n'était pas de lui que riait mon maître.

— Votre tenue, dit-il, en détaillant Dorothée-Anne de la tête aux pieds.

La phrase pouvait passer pour un éloge de plus, mais le ton courtoisement goguenard ne se prêtait guère à cette interprétation optimiste. De fait, Alexandra jugea que son aînée avait de nouveau besoin de son aide :

— Dorothée-Anne est à la mode, professa-t-elle.

— Je m'en doutais, concéda Arno, qui semblait avoir de la peine à recouvrer sa contenance ordinaire.

Lorenzo fit cause commune avec son ami, mais sur une autre cible :

— Vous êtes toutes à la mode, exposa-t-il. Mondrian, qui n'était pas aussi en vogue de son vivant, doit être bien aise, outre-tombe, de reconnaître sa géométrie sur la chlamide trouée de notre Laure de

Laurac perdue et retrouvée. Mais je vais achever de me déconsidérer : je me réjouis bêtement qu'en choisissant les dimensions de sa toile le peintre ait été si chiche. Car ce ne sont pas les couleurs ni les lignes du tableau de ce grand ancien qui m'émeuvent le plus, en ce moment, c'est ce qui en dépasse.

Dorothée-Anne contre-attaqua à retardement :

— Nous ne nous habillons pas pour plaire aux amoureux que nous avons déjà, mais pour celui, inconnu, que nous nous obstinons à attendre.

— Pour le trouver, croyez-vous que vous ayez besoin de vous enlaidir ? débattit Arno.

— Le vêtement est à peu près la dernière possibilité qui nous soit laissée de nous plaindre tout haut de ce dont on nous prive.

Lorenzo refusa d'écouter ce cri étranger. Il s'en tint à sa langue d'homme :

— Si vous ne vous saviez pas assez belles pour l'être, déshabillées, auriez-vous eu l'impudeur de venir ici ?

Dorothée-Anne plaida, sans illusion :

— Vous ne nous connaissez pas assez pour vous contenter de notre beauté.

— Faites confiance à nos fantasmes !

Dorothée-Anne tenta de mettre fin à l'échange de piques par un beau sourire. Mais Lorenzo tenait à s'expliquer jusqu'au bout :

— Ils sont le plus court chemin de votre réalité à la nôtre.

Derechef, Dorothée-Anne fit un geste d'acquiescement.

— Francesca Luce et vous êtes décidément bien faits pour vous entendre, constata-t-elle.

— Mes fantasmes ne se prennent pas pour des lignes droites, se défendit Francesca en riant.

— Quel est votre dernier-né ? s'enquit Dorothée-Anne.

— *Une* fantasme : Lilith.

— Mais c'est une démone de chez nous !

— Disons que c'est ce que vos hommes en ont fait...

— Toi, qu'en fais-tu ? interrompit Lorenzo, impatienté de comprendre de moins en moins.

— Des bédés.

— Ça, alors !

Voyant Arno froncer les sourcils, Francesca traduisit :

— Je suis auteur de bandes dessinées. J'ai été flattée d'apprendre, en venant chez vous, que Dorothée-Anne Ava-Shalom était une de mes lectrices. Étonnée, surtout !

— Pourquoi donc ? Moi aussi, si vous me dites où l'on peut trouver vos œuvres, assura poliment Arno, je ne demande pas mieux que d'en apprendre un peu plus sur Lilith.

— Je crains que vous n'ayez dépassé l'âge, répliqua Francesca.

— Ah ?

— Je ne travaille que pour les enfants.

— Et les enfants aiment Lilith ? Si mal que je me souvienne de sa légende, il me semble que c'était elle, surtout, qui les aimait, mais pour les croquer.

— Vous voyez bien que vous êtes irrécupérable ! Vous croyez aux diablesses et aux goules. Ma vraie Lilith fut la première vraie femme.

Francesca acheva avec un sourire :

— La dernière aussi, peut-être.

— Non, affirma Dorothée-Anne, dont les yeux flamboyèrent. Il existe toujours des sirènes.

Laure se joignit de nouveau à la conversation :

— Figurez-vous que j'ai été comparée à Lilith ! Par un monsieur qui voulait savoir pourquoi j'étudiais la médecine.

— Bonne question, dit Dominique.

— J'avais entendu dire, poursuivit la jeune fille, que beaucoup de garçons choisissaient la profession médicale parce qu'elle leur offrait plus d'occasions de faire l'amour que, mettons, celle d'inspecteur des impôts. J'ai scandalisé le monsieur quand je lui ai dit que c'était la raison pour laquelle je voulais, moi aussi, être médecin.

— Bonne réponse, dit Lorenzo.

— Laure s'attribue une plaisanterie de carabin, et vous marchez ? s'apitoya Dominique.

— Sans hésitation.

— Il faut toujours croire ce qui est érotique, opina Arno. Vos dessins, Francesca, le sont aussi, j'espère ?

— Forcément, puisque je les fais pour des enfants. Quelle chance aurais-je de les intéresser, autrement que par le sexe ?

Dominique invoqua à nouveau la suspicion légitime :

— Vous vous vengez des provocations de Lorenzo par des mises en boîte aussi peu futées. C'est de bonne guerre, mais je ne me laisserai pas intoxiquer.

— Vous reniez votre enfance, protesta Francesca. Le sexe y était votre enchantement. C'est la société qui vous a intoxiqué. Désenchanter est sa loi.

Franz s'énerva :

— Et vous croyez que cette société va vous laisser violer une loi à laquelle elle tient tant ?

— Et vous, vous croyez que je vais lui en demander la permission ?

Arno se leva, pour préparer ses convives à changer de place et de sujet. Il s'était donné assez de mal pour banaliser ses inventions, il n'allait pas maintenant laisser Francesca dramatiser les siennes ! Mais Lorenzo semblait garder un chien de sa chienne à Dominique. Il fit l'assemblée juge du cas de conscience posé :

— Pensez-vous que je devrais être plus convenable ? Que nous devrions nous être rencontrés ce soir pour ne rien nous dire ? Ou

vaut-il mieux nous choquer mutuellement que perdre une nuit de plus de notre vie ? Nous n'en aurons pas forcément beaucoup d'autres.

— Allons, allons ! s'interposa Arno. Est-ce la faim qui vous suggère tout à coup ces idées lugubres ?

Il tendit la main à Alexandra, qui se délova avec la pétulance d'un ressort. Il lui demanda, tandis que le reste de la troupe se déployait :

— Vous ne nous avez pas encore fait confidence de vos activités personnelles. Il y a gros à parier qu'elles relèvent plutôt du démon du baccalauréat ?

— Je n'ai pas la science infuse, moi, confirma-t-elle.

— Et quel établissement a reçu la mission de vous alphabétiser ?

— L'on m'a mise chez les bonnes sœurs. Enfin, bonnes... Oh ! après tout, pas plus mauvaises que d'autres ! Chacun ses fantasmes !

— Bien vu ! nota Lorenzo.

— Mais j'en suis sortie. Au C.E.S., après ça, on ne faisait pas assez de gymnastique. Mes parents m'ont finalement trouvé une boîte à bac où je suis tranquille.

— Et comment voyez-vous votre distant avenir ?

— J'attendrai de rencontrer un homme qui ait envie d'épouser une jeune fille.

Les autres firent cercle pour la contempler, épatés. Franz prêta sa voix à l'incrédulité collective :

— Voulez-vous dire que vous êtes vierge ?

Alexandra partit d'un rire pétillant, qui l'obligea à s'appuyer avec un abandon accru au bras d'Arno. Elle prit son cavalier à témoin de l'incongruité de la question :

— C'est la moindre des choses, non ?

Le panneau de cuivre translucide qui sépare le salon de la salle à manger a glissé de lui-même à l'intérieur de la cloison. Hugin a annoncé de sa voix voilée que le dîner était servi.

5. Violaine est satisfaite.

Ce qui se dit autour d'une table n'a jamais d'intérêt. Abeille et Violaine en étaient aussi convaincues que moi : elles furent donc d'accord pour que je coupe le son de leur récepteur, quand je les eus rejointes à la cuisine.

Muets, les faits et gestes des dîneurs ne dérangeraient pas sérieusement notre récréation. Et nous pourrions quand même garder sur eux un coin de l'œil, pour parer à l'éventualité improbable d'un coup de théâtre.

Hugin et Sivadone savaient où prendre les plats. Violaine n'avait donc plus à se préoccuper de ces problèmes. Elle et sa fille avaient gardé pour notre propre repas une portion impressionnante de leur *ho-mok*. Pas plus que d'habitude, je ne fus capable de deviner de quels poissons rares elles l'avaient composé et de reconnaître les aromates dont elles l'avaient enrichi.

— Dix-huit herbes différentes, dont aucune d'ici, s'enorgueillirent-elles, sans aller jusqu'à m'en donner la liste. Elles me savaient inéducable.

Lorsque suivirent de croustillants carrés de peau, j'attestai tout de même que je n'en avais jamais connu d'aussi bons.

— J'ai laissé les canards pendre par le cou pendant quarante-huit heures, au lieu de vingt-quatre, révéla Violaine. Et je les ai peints au miel de Pékin trois fois par jour. J'ai eu de la chance d'avoir calculé large. Tout le monde aura de quoi manger à sa faim. Je ne m'attendais pourtant pas à ce que la table double de taille au dernier moment.

Le vin qui convenait nous ayant été versé, ma nourricière en chef voulut alors savoir comment je m'y étais pris pour trouver, en si peu de temps, quatre inconnues aussi remarquables.

Le mot « inconnues » fit rire Abeille. Il n'y avait aucune raison pour que je tienne Violaine plus longtemps à l'écart de ce secret, elle dont la curiosité commande la vie.

— Je n'avais jamais parlé à Laure, c'est vrai, mais j'avais découvert son existence il y a déjà quelque temps. Par hasard, bien sûr. Cet été, je me suis intéressé à la planche à voile. En spectateur, vous vous en doutez. Un beau jour, j'ai entendu proclamer gagnante d'une des épreuves une certaine Laure de Laurac. Je l'ai vue s'avancer le long de la mer, seulement vêtue de son imperceptible bikini mouillé, pour recevoir le trophée. Son corps m'a paru être dans l'ordre de perfection du tien, Abeille : haut, droit, dur et doux, pur, sombre, presque futur; extraordinaire alliance de creux, de finesse et de seins étourdissants à force de réussite dans leurs proportions formelles : l'œuvre d'un mathématicien qui savait sculpter. Était-il possible que cette fille surgie de l'ombre fût une pousse de l'arbre de fer qu'on croyait depuis longtemps abattu ? La sève pourpre d'Aude-Aurore circulait-elle sous cette écorce de championne ?

Mes auditrices ont souri de mon lyrisme et je me suis assagi. Elles sont pour moi d'irremplaçables censeurs.

— J'ai mis six mois à chercher à le savoir. Pendant mes vacances, j'ai poussé jusqu'en Languedoc, où le curé de Ramonville-Saint-Agne m'a hébergé. J'ai fouillé les archives de l'Ariège, du Tarn, de l'Aude, des anciens comtés de Toulouse, de Foix et de Comminges. J'ai parcouru l'Albigeois, le Minervois, le Razès, le Carcassès et le Lauragais. J'ai interminablement erré en rêvant sur les bords de l'Hers Vif et de l'Hers Mort, à Montplaisir, à Lavaur, à Muret, à

Penne, à Prouilhe, à Montségur, à Montréal, à Laurac, où plus rien n'est visible de la puissance et des tragédies passées. Je me suis fait aider par des rats de bibliothèque aussi têtus que moi. J'ai relu Pierre des Vaux de Cernay, Guillaume de Puylaurens, Guillaume de Tudèle et autres annalistes et chroniqueurs de l'époque. J'ai traqué les témoignages de première main...

Je savais que Violaine, elle aussi, même si elle n'en avait pas compris la langue, aurait raffolé des grimoires et des registres que j'avais dû dépoussiérer. Elle était née dans une librairie centenaire, pauvre et encombrée comme une échoppe de savetier, de la rue du Cherche-Midi. Son père et elle détestaient qu'un acheteur y vînt les déranger de leurs lectures. Ce père, Tycho Violle, était fils d'un astronome amateur qui s'était usé à inventer des instruments d'observation qui existaient, sans qu'il le sût, depuis vingt siècles, et petit-fils d'un physicien qui avait vécu le nez au soleil à peser la lumière, pour finir sous les couverts de l'Institut. Une mère blonde, dont son mari ne se rappelait que le nom, Lone Lenn, et l'horreur des livres, avait fui très tôt. Violaine apprit dans la pénombre à lire les cartes de géographie avant même de savoir ses voyelles. Tycho Violle la nourrit vingt ans de pilaf aux œufs et de voyages dans le texte. Eratosthène et Ptolémée, Hérodote et Strabon, Beau d'Hippophile, Figen Batur et Ibn Khaldun, Brogger et Mercator, Kant et Vidal de La Blache furent bientôt pour elle des contemporains et ses seuls compagnons sûrs, avec Erik le Rouge, Marco Polo, Americ Vespuce, Élisée Reclus et Jules Verne.

Vint un jour, toutefois, où son père décida de ne plus bouger, ayant trouvé dans les œuvres de Manès de quoi le retenir sur place jusqu'à la fin du monde, sans risque brutal de déroutement. L'esprit ailleurs, il acquiesça sans curiosité, lorsque Violaine lui demanda la permission d'épouser un étudiant thaïlandais qui passait par là et avec qui elle avait à peine couché.

A Bangkok, la jeune mariée se retrouva dans une gargote où une famille infiniment plus encombrante que la sienne confectionnait des plats à emporter. Du moins apprit-elle là à agrémenter son riz d'autre chose que de jaune d'œuf. Lorsqu'elle s'estima suffisamment versée dans l'art culinaire siamois et celui, plus complexe encore, de la Chine, elle écouta un géologue américain qui parlait bien de la grande faille de San Andreas. Elle le suivit, emmenant avec elle la fille qu'elle avait eue de son mari. Elle avait pris succinctement congé de ce dernier, qui promit d'écrire. Ils ne se sont plus revus, mais échangent fidèlement des vœux polyglottes, le premier jour de chaque année.

La Californie plut beaucoup à Violaine et sa fille y grandit. Le tremblement de terre promis tardant néanmoins à venir, l'attente finit par peser aux deux femmes. Elles suivirent alors aux Galapagos un chasseur de chiens. De là, elles gagnèrent l'Alaska, puis le

Groenland, par étapes, en travaillant à bord de caboteurs aux patrons gourmets.

Lorsque Arno les rencontra, il y a deux ans, au Texas, elles avaient perdu la trace de l'organisateur de tours guidés qu'elles avaient accompagné de Thulé à Houston. Elles gagnaient leur vie, en qualité, respectivement, de marmitonne et de serveuse à la cantine de la NASA, maniant des hamburgers d'une main, lisant dans l'autre des manuels d'astronautique.

Cette disponibilité forcenée intrigua le Français. Moins ému par le dénuement matériel de ces compatriotes que par leur boulimie de savoir et de bougeotte, il leur offrit de leur faire connaître l'aventure de la Provence, en les prenant à son service. Est-il besoin de dire qu'un libre accès, de jour comme de nuit, à la bibliothèque du château était inclus dans les conditions de l'accord ?

Tout s'est ensuite passé comme si ces bourlingueuses opiniâtres avaient trouvé ici leur terre ferme. Plus rien ne semble désormais les attirer au large. Sainte Louve leur paraît assez mystérieuse et vaste pour qu'une vie de mère et de fille suffise à peine à l'explorer. D'ailleurs, qui est jamais reparti de ce château ? Violaine récrimine chaque fois que je la conduis au marché et Abeille dédaigne hautainement toute occasion de descendre se distraire en ville. L'*ubiquar* est pour toutes deux incomparablement plus riche de ressources que le cinéma. Les dragueurs auxquels l'une et l'autre rient au nez leur font une réputation de bêcheuses et les déclarent atteintes d'une forme héréditairement transmissible de frigidité.

Tycho Violle est mort, sans avoir pu parler d'Asie à sa petite-fille. La librairie qu'aucun client ne dérangeait a fait place à une station de sécurité résidentielle.

— Tu penses vraiment que Laure me vaut ? médita à haute voix Abeille.

— Comment le saurais-je ? Sur la plage, je n'ai pu l'observer que quelques minutes et, ce soir, il nous reste à la voir à l'œuvre.

Violaine m'a rappelé à l'ordre :

— Vous n'avez pas dit comment votre étude s'est achevée.

— En partant de Laure, j'ai réussi à remonter le cours des générations jusqu'au XIII^e^ siècle, où Dominique l'avait laissé. Aucun doute n'est permis : cette fille est de la famille.

— Et elle ne le savait pas. Quand le lui avez-vous appris ?

— Ce soir même, à sept heures, en lui téléphonant.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle s'en fichait. Et j'ai eu le plus grand mal à la rallier à l'idée de faire une surprise à Arno et à son fils. Elle préférait aller danser à la cité universitaire. J'ai dû lui faire miroiter mille tentations. De guerre lasse, elle m'a laissé passer la prendre chez elle : une

chambre sous les toits, où elle vit seule, dans le quartier du *Speakeasy*.

— Elle aime boire ?

J'éclatai de rire.

— En tout cas, pas ce soir ! Ou alors, pas le champagne.

— Et ses parents ?

— Divorcés. Son père, Aurian de Laurac, s'est fait naturaliser algérien, pour s'occuper de la promotion pétrolière de son nouveau pays. Sa mère s'est remariée à un terroriste danois. Elle est irrepérable depuis je ne sais combien de temps.

— Comment s'appelait-elle ?

Je souris de nouveau, sachant qu'Abeille s'attendait à quelque nouvelle coïncidence extraordinaire.

— Tu seras déçue. Rien qui ressemble à personne que nous connaissions : Emmanuelle Aytin.

Violaine nous remit, encore une fois, sur le droit chemin :

— Restaient à trouver trois autres filles bon genre.

— Deux, rectifia Abeille.

— Comment, deux ?

— Parce qu'Iskander connaît Dorothée-Anne depuis la mi-octobre et l'a naturellement mobilisée.

— Pourquoi cette cachotterie ? me reprocha Violaine, peinée.

— C'était pour ne pas se vanter, me justifia sa fille. C'est un conquérant modeste.

J'ai repris mon compte rendu :

— Dès que je l'ai appelée d'ici, elle a accepté de se décommander. La soirée à laquelle elle devait se rendre aurait pourtant pu lui être utile, pour un contrat qu'elle essaie d'obtenir aux États-Unis.

— Pas si modeste que ça, finalement ! se corrigea Abeille.

Violaine étudia les orbes d'argent que décrivaient les bras de Dorothée-Anne dans la cage silencieuse de notre *ubiquar*. Arno l'avait placée à la droite de Lorenzo.

— Vous n'êtes pas jaloux ? m'a-t-elle taquiné. Mais elle n'attendait pas de réponse.

— Dorothée-Anne m'a, sur-le-champ, rendu un autre service : elle connaissait Francesca Luce de réputation et l'admirait, sans l'avoir jamais rencontrée. Elle l'avait seulement aperçue sur l'écran, au cours d'une interview télévisée. Elle s'est débrouillée, je ne sais comment, pour la joindre, avant même que je n'arrive. Par une chance heureuse, elle l'a trouvée libre d'engagements et tout de suite emballée par la témérité du projet.

— Dès que cette Francesca est apparue, j'ai vu que maman et elle étaient aussi jeunes l'une que l'autre, me fit savoir Abeille. Ceci pour m'éviter de douter, fût-ce épisodiquement, que quelque chose sur terre pût lui échapper.

J'ai achevé :

— Comment trouver la quatrième ? Laure se montrait remarqua-

blement peu coopérative. Je craignais même, si nous traînions trop, qu'elle ne se ravise et nous plante là. Dorothée-Anne et Francesca se sont d'abord vantées de pouvoir dénicher sans problème dans leurs relations la recrue idéale. Mais bernique ! Une demi-heure avant la limite imposée, nous en étions toujours à courir les bars et les restaurants et à passer le nez par la porte de discothèques encore désertes. Les seules oisives que nous y trouvions contrevenaient de manière voyante aux conditions puritaines d'Arno. J'allais, dans un moment de désespoir, me résoudre à en passer malgré tout par là, quand nous nous sommes trouvés bloqués en plein centre de la ville par une Lotus mal garée, dans laquelle une fille absurdement belle et un garçon qui lui ressemblait échangeaient des horions mal ajustés, en vocalisant des griefs impétueux et confus. Je n'ai eu qu'à ouvrir ma portière, et la guérillère s'est jetée sur mes genoux, au risque de s'éventrer sur le volant. « Ne nous laissons pas rattraper par ce petit con ! » a-t-elle pris le temps d'intimer avant de se caser entre Dorothée-Anne et moi. Heureusement, je n'ai pas eu à me livrer à des exploits de cascadeur pour déjouer les poursuites de la partie adverse : celle-ci n'était probablement plus assez sobre pour retrouver l'emplacement du démarreur. Il m'a fallu néanmoins recourir à une éloquence presque aussi épuisante que celle à laquelle m'avait contraint Laure, encore qu'argumentée différemment, pour persuader la rescapée de nous accompagner jusqu'au bout, puisque de toute façon le programme de sa soirée était à revoir. Plus qu'aux miennes, elle a fait confiance aux raisons de Dorothée-Anne et de Francesca. Je me suis aperçu seulement en arrivant au château que je n'avais même pas pensé à lui demander son nom.

— Beau butin ! m'a complimenté Violaine. Vos captures me plaisent autant les unes que les autres. Regardez-les danser !

— Rien n'est encore joué, la modéra sa fille. Je ne serais pas étonnée qu'au lieu de se partager les prises à l'amiable les hommes se battent tous pour la même.

— Laquelle ? demandai-je, intrigué.

Mais Abeille se garda bien de révéler sa préférence.

6. L'aiguillon du regard.

Arno, ai-je compris, avait, en plein dîner, cédé aux prières de ses invitées et consenti à leur montrer le fonctionnement de l'*ubiquar*. Mais le parti qu'il avait pris faisait honneur à sa psychologie : c'étaient elles que reproduisait la machine. Ainsi, paradant maintenant autour de la table ronde et composant entre elles, sans se toucher, des pas réglés sur le rythme qui venait des pierres, elles se voyaient, réduites en taille, mais identiques sous tous leurs autres aspects, évoluer dans le récepteur de la salle à manger, exactement

telles que nous les représentait, au même moment, celui de la cuisine.

Bientôt, Dominique, puis Lorenzo et Arno se joignirent à elles. Seul Franz resta à table, l'air glacé, sans boire ni manger. Lorsque les danseurs se formèrent en couples, Alexandra dans les bras d'Arno, ceux de Dorothée-Anne autour du cou de Dominique et Laure avec Lorenzo, Francesca rejoignit le garçon solitaire, s'assit à côté de lui et lui demanda une cigarette.

Violaine se concentra sur les commandes du récepteur et entreprit d'étudier les personnages en gros plan, un par un. Je regagnai ma chambre et Abeille m'accompagna.

— Arno t'a-t-il beaucoup regardée, aujourd'hui ? lui ai-je demandé.

Elle a hoché affirmativement la tête, avec une expression de gourmandise repue.

— Oui, très bien. Très longtemps.

— Combien de fois ?

— Trois.

— Où étais-tu ?

— La première fois, dans mon lit. Je venais de me réveiller.

— Qu'as-tu fait ?

— J'avais commencé, déjà, et j'ai dû gémir tout de suite, parce que le bip-bip de l'appareil m'a avertie. J'ai ouvert les yeux, mais je n'avais pas encore envie de me découvrir, parce que j'étais bien, au chaud. Mais je voulais aussi que la machine me voie en entier. J'ai donc repoussé mon duvet et mon drap jusqu'à ce qu'ils soient en boule, tout au fond, et que mes pieds soient libres. D'abord, j'ai gardé ma chemise de nuit, qui était relevée jusqu'en haut de mon ventre, mais, parce que j'aime aussi qu'on voie mes seins, je l'ai finalement retirée tout à fait et l'ai jetée par terre.

— Tu as bien fait. Si le flexible de perspective avait cherché à t'observer par-dessous, l'angle aurait pu te déformer.

— Je ne tiens pas à avoir une autre forme !

Abeille rit de bon cœur.

— J'ai essayé mes doigts de plusieurs manières, mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir et d'en inventer de nouvelles : j'ai joui trop vite. Comme d'habitude, Arno m'a pardonnée, parce qu'il savait que j'allais recommencer à l'instant. Si je le fais attendre, même simplement pour reprendre souffle, le plaisir est moins grand pour lui. Il m'a souvent dit que mon action doit être ininterrompue, constante, sans relâche. Il veut bien que mes gestes restent les mêmes, il n'exige pas de crescendo : l'important, c'est que je ne ralentisse pas, ne m'arrête pas.

— Il ne s'épuise jamais avant toi ?

— Non, jamais. Ce matin, par exemple, je me suis caressée pendant plus d'une heure et lui aussi. Pendant ce temps, il a serré son sexe, l'a frotté de bas en haut et de haut en bas, tantôt légèrement, tantôt fort, continuellement, de toute sa main.

— Tu l'as vu depuis le début ?

— Pas tout de suite. Au commencement, il m'a fait languir, il ne s'est pas montré, malgré mes prières. Je lui promettais de faire tout ce qu'il voudrait, autant qu'il le voudrait, de ne rien lui refuser, rien ! Mais il ne m'a pas laissée le regarder avant que j'aie eu joui au moins quatre ou cinq fois, ou six, je ne me rappelle plus exactement.

— Où avais-tu placé ton cube ?

— A mon chevet, tout près de mes yeux et, de temps en temps, je me penchais pour que l'image d'Arno soit plus près de ma langue et que je puisse la lécher, la prendre entre mes lèvres et entre mes dents, la mâcher tout mon soûl (une fois qu'il a accepté de se montrer, bien sûr, et que sa verge était déjà énorme), jusqu'à ce qu'elle et ma salive ne fassent plus qu'une grosse boule dans ma bouche. Comme cela, je peux les avaler ensemble.

— Tu recevais son image entière ?

— Mais non, voyons ! Elle aurait été trop petite, qu'est-ce que j'en aurais fait ? Je ne veux que sa queue et sa main, juste de la taille qu'elles ont en réalité, bien que, quelquefois, lorsque je les ai assez embrassées et que j'ai bien bu, je les fais grossir et grandir, pour qu'elles emplissent toute la boîte. Les plus petits détails ressortent alors en relief : chaque pression, chaque pulsation, chaque contraction. Leur raideur, leur tension deviennent encore plus vivantes. C'est tellement fantastique ! Cela dure tellement ! Quelle merveille, cette durée qui n'a pas de fin !

— Pendant que tu as regardé et cru toucher l'image du sexe d'Arno, ce matin, que faisais-tu avec le tien ?

— Je ne lui ai pas laissé une seconde de répit. Après avoir joui, quand je me suis sentie vraiment, vraiment bien, j'ai très soigneusement caressé, du bout de mes doigts, l'espace autour de ma chatte, sans trop m'approcher d'elle et en prenant soin de ne rien cacher, pour qu'Arno puisse très bien tout en voir.

— Te servais-tu de ta main gauche ou de la droite ?

— D'abord de la gauche. Tu sais pourquoi, mais je vais encore te le dire, même si c'est pour la centième fois, ou la millième, as-tu compté ? Tu me diras combien, n'est-ce pas ? Tu le marques ? Tu me le liras ? Quand ? Il y a longtemps que tu ne me l'as pas lu ! Si, je te le jure, il y a longtemps... Je sais que tu continues de m'aimer, de m'aimer autant. Seulement, tu dois me le prouver, tu dois me relire tout ce que je te dis. Souvent ! Plus souvent. Tu me le promets ? Et je te promets que je trouverai, moi, de nouvelles manières de te raconter ce que je fais. De nouveaux mots pour que tu saches tout de moi, pour que tu me connaisses de mieux en mieux.

— Redis-moi pourquoi tu aimes tellement ta main gauche.

— Ce n'est pas parce qu'elle est la plus savante, non, mais parce que je me souviens d'avoir lu, toute petite, que la main gauche était la main impure, qu'on ne devait pas offrir aux autres à serrer. Il ne faut pas toucher de sa main gauche les choses sacrées, les objets honorables. Quand ai-je appris tout cela ? J'avais sept ou huit ans, je crois. T'ai-je dit que j'étais plus jeune ? Maman prétend que j'avais quatre ou cinq ans seulement, mais est-ce possible ? Je ne me le rappellerais pas aussi clairement. Et aurais-je pu lire, si petite ? Depuis ce temps-là, en tout cas, jamais, pas une seule fois, je ne me suis caressée sans me répéter que ma main gauche était la main du plaisir. Je me demande pourquoi ce plaisir, les autres femmes et les autres hommes se le cachent entre eux. Moi, je jouis de sentir ma main me caresser, oui, mais je jouis plus encore de montrer à d'autres comment elle me caresse. Avec cette main merveilleuse, je touche ce qu'il y a de plus beau en moi, de plus pur, de plus propre, de plus sain, et je veux qu'on le sache, que maman le voie, que tu le voies, qu'Arno le voie, tous ceux que j'aime. Cette main me vient d'où, dis-moi, pour me rendre si heureuse ? A en croire le mal qu'on dit d'elle, ailleurs que dans cette maison, elle me viendrait du diable ? Elle qui me fait tant de bien ! Je t'ai souvent posé cette question : tu ne m'as pas encore répondu.

— Je ne peux pas te dire ce que je ne sais pas. Ta main gauche ne se fatigue-t-elle pas, à la longue ?

— Non. Je n'ai pas besoin de la guider, de rien lui commander. Elle connaît elle-même ce qu'elle doit faire. Elle avance tout doucement vers ma lèvre gauche, elle la longe, elle la frôle. Elle en palpe le rebord extérieur, puis la crête, puis le dedans, sans appuyer. Je sens que rien ne pourra l'arrêter. Je sais qu'elle veut toucher mon sexe autrement, mieux, l'entrouvrir, le faire voir plus profond. Et je la laisse faire. Je laisse mon autre main la rejoindre et l'aider. A elles deux, elles écartent les grandes lèvres, les petites, ouvrent ma chatte, la présentent, pour qu'on puisse admirer l'endroit où ma peau brune devient de plus en plus rose, presque rouge, là où je vais encore une fois jouir... Et je jouis, je jouis, je jouis, je jouis, je jouis !

— Te reposes-tu, alors ?

— Je ne le peux pas : le sexe d'Arno qui me regarde est si gonflé, plus rouge et plus brun encore que le mien ! Il est contre ma joue, infatigable. Je dois me masturber vraiment, me faire plus vraiment jouir, jouir si complètement que je perde pour de bon connaissance, que je meure, peut-être. Je mourrai un jour de jouissance, j'en suis sûre, mais pas avant longtemps, pas avant que je sois très vieille, trois fois plus vieille que maman, deux fois et demie plus vieille qu'Arno, deux fois plus vieille que toi. Je serai encore dix fois moins vieille que Sainte Louve, pourtant, quand je resterai pour toujours, comme elle, sur cette montagne, avec les rochers pleins d'autres abeilles, et

les pins, et le vent. Je serai morte à force d'avoir joui, c'est vrai, joui des milliers, des millions de fois, la nuit, le jour, toute ma vie. Mais je jouirai encore, dans les fentes des pierres et le long des chemins de ronde et sur l'eau verte des douves, avec le château et ses tours, qui vivront pour moi.

— Qu'appelles-tu te masturber vraiment ?

— Sur mon clitoris, tu comprends ? Presser plus fort tout autour de lui, puis faire danser le bout de mes doigts sur lui, un doigt d'abord, puis deux, trois. Changer la place où je le touche, changer de mouvement et de rythme. D'abord vibrer, puis frotter, frotter en touchant à peine, en touchant davantage, en touchant à fond. Vite, plus vite, si vite que je tremble des pieds à la tête, autant que mon doigt tremble. Il tremble et pleure et rit, il crie, crie aussi haut que moi. Et je continue de trembler, de pleurer, de rire, de crier, de jouir, de jouir tellement, oh ! tellement ! Jouir ainsi, c'est bien une raison de vivre, n'est-ce pas ? La meilleure, la plus belle ? C'est bien une raison de ne pas mourir ?

— Et tu as recommencé ?

— J'ai recommencé, mais j'ai serré mes jambes, lorsque j'ai hurlé. Je n'ai pas pu m'empêcher de les serrer si étroitement l'une contre l'autre que je n'en ai plus eu qu'une seule, comme une sirène. Mes jambes sont devenues une queue. Mais ce n'était pas gentil pour celui qui me regardait et je me suis obligée à les rouvrir. Et Arno a pu voir de nouveau mon sexe, le voir tout, depuis le clitoris jusqu'au bas de la fente et loin au-dedans. J'ai caressé la toison noire de mon pubis, qu'il aime parce qu'elle est épaisse et nette. Elle forme un triangle parfait, m'a-t-il dit, dont chaque angle a juste soixante degrés, comme les figures qui lui plaisent, les nombres exacts et les lignes que tracent ses ordinateurs. Moi aussi, j'aime mon pubis, et tu l'aimes. Mais il voulait maintenant que j'entre en moi, je le savais. Et je l'ai fait, comme il l'a voulu, sans qu'il ait eu à me le dire. J'ai introduit un seul doigt, je l'ai fait aller et venir. J'étais si bien préparée que j'ai pu ensuite en introduire deux, vite, avant que le premier ait réussi à me faire jouir. Et, chaque fois que j'étais au bord d'un orgasme, que je ne pouvais plus me retenir, que j'allais céder, j'ai plongé un autre doigt, puis un autre, presque toute ma main. Ma main gauche, je te le dis avant que tu ne le demandes. Après, la droite, doigt par doigt, elle aussi. Mes deux mains, l'une après l'autre, m'ont pénétrée, m'ont baisée, m'ont baisée de toutes leurs forces. Et je ne savais plus laquelle des deux était en moi, mais seulement qu'elles me baisaient, sans se gêner, sans se priver. Pour leur plaisir, pas pour le mien. Elles n'ont pensé qu'à elles. Elles m'ont enfilée à leur aise, se sont enfoncées en moi avec égoïsme. Elles se sont gorgées de sang, ont bandé de plus en plus fort. Séparément. Peut-être ensemble, comment pouvais-je le savoir ? Elles étaient devenues si grosses, si dures, elles m'écartelaient,

m'ouvraient grande ouverte, me fendaient de bas en haut, comme un arbre dont on fend le tronc dans le sens de la longueur, jusqu'à la cime. J'étais devenue une femme fendue, une femme fendue en deux. J'étais deux femmes qu'un seul sexe baisait, le sexe de mes mains. Et ces deux femmes qui se baisaient elles-mêmes se sont mises à se baiser l'une l'autre, à grands coups, tout leur content, chacune pour soi, sans penser à l'autre, en ne se souciant que d'elle seule, pour jouir au fond du vagin de l'autre, dans sa matrice. Mais ce qui est extraordinaire, tu comprends, c'est que, en pénétrant ainsi l'autre, chacune continuait en même temps à se pénétrer elle-même, chacune était sa propre verge, ses propres mains, qui se perdaient dans son propre sexe, et elle était aussi l'autre, celle qui était pénétrée, et elle jouissait d'elle-même en jouissant de l'autre. Malgré cela, parce que ces deux n'étaient en réalité qu'une seule femme, l'une faisait jouir l'autre, la faisait jouir avec elle, en même temps qu'elle, sans le vouloir, sans séparer ni distinguer ce qui était son corps d'une et son corps d'autre, sa jouissance d'une et sa jouissance d'autre. Et elles se sont emplies mutuellement de tant de sucs et de tant de larmes de plaisir qu'elles sont toutes deux devenues aveugles et n'ont plus pu ni voir ni être vues. Elles se sont éteintes sans cesser de jouir, comme les étoiles dont ma mère et toi et Arno et moi parlons ensemble et qui deviennent noires, noires de joie, et ne font plus de bruit. Elles ne voient plus. Elles ne savent plus si quelqu'un les voit. Mais elles savent bien qu'elles continuent d'exister quand même. Et elles savent sûrement aussi qu'Arno et toi, ma mère et moi, nous les connaissons. Nous regardons le trou qu'elles font dans la nuit et nous les aimons. Autant que si leur corps brûlait encore.

Abeille s'est tue, droite sur sa chaise à haut dossier. Elle me sourit, ou sourit à sa vision, ou à la vision qu'elle a offerte d'elle, puis a remplacée par une idée, par un rêve. Elle est heureuse. Violaine, qui, depuis dix-huit ans, la regarde, plus souvent, plus longtemps, de plus près que qui que ce soit et la voit sans doute mieux que personne, ne doute pas de ce bonheur et en est fière. N'est-ce pas elle, la fille autodidacte du voyageur reclus, qui, d'écrits mythiques en réalités, de rizières en rivages, d'îles en banquises, de villes en déserts, a appris à sa fille à trouver ici la terre et le ciel et y ajouter ce qu'elle est ?

Quelle question puis-je encore poser à Abeille, pour lui faire vivre deux fois ses joies du jour ?

— Personne d'autre qu'Arno ne t'a vue, aujourd'hui ?

— Si. Lorenzo est venu nous embrasser, dès son arrivée. Il a apporté à maman un immense bouquet de roses. Tu les as vues : les unes sont rouges comme le manteau d'un roi; les autres, aussi

blanches que des pâquerettes. Rouges et blanches, comme le sarong de foulard qu'avait justement mis maman, pour être belle et à l'aise. Il a jugé que c'était normal : que toute coïncidence est le produit d'une inspiration qui vient en même temps aux gens faits pour s'entendre. J'étais nue entre les pots de carry, les bocaux de piment, les coquillages et les viandes de toutes sortes. Tout était en place pour que tout marche bien. Et, comme tu as pu t'en rendre compte, rien n'est allé de travers.

— Faites-vous quelquefois quelque chose qui ne soit pas juste ?

— Ce que Lorenzo a fait de mieux depuis sa dernière visite, nous a-t-il dit, ce sont les portraits qu'il a peints en pensant à moi. Pourtant, aucun d'eux n'est aussi réussi que moi. C'est, a-t-il expliqué, parce qu'il n'ose pas faire l'amour avec moi. Et, comme il n'osera jamais, il ne peindra toujours que des croûtes.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que je saurais peut-être lui apprendre à ne plus avoir mauvaise conscience, mais que je ne peux certainement pas lui apprendre à faire de bons tableaux. Autrement dit, je ne peux donc rien pour lui.

— Et Dominique ? Il n'est pas allé vous voir ?

— Si, bien sûr, mais il s'intéresse désormais à son petit ami Franz tout habillé plus qu'à moi toute nue.

— Là, je crains que tu ne te trompes.

— Je me trompe souvent, mais jamais à tort.

Abeille n'est pas quelqu'un que l'on raisonne. Ce n'est pas non plus quelqu'un qui ne veut être que regardée. J'ai touché, l'un après l'autre, ses seins, ronds et fermes comme des soleils d'ambre, et ses fesses, qui sont aussi sphériques et radieuses. Elle a ouvert sa bouche et dardé sa langue pour m'embrasser.

Souple, sans bruit, on aurait dit sans ombre, partout à la fois, élusif et embarrassant comme un chat, Sivadone desservait le dîner. Les quatre femmes le suivaient des yeux, circonspectes et fascinées.

Arno souriait de l'effet produit par son jeune valet. Je rendis sa sonorité au spectacle.

— Ce n'est pas possible, disait Francesca. Je ne vous crois pas.

Je devinais la confidence qu'Arno venait de faire à ses invitées, pendant que mon attention était réservée à Abeille.

— Demande à Laure, conseilla Lorenzo dans le brouhaha.

— Est-ce pour cela qu'il est si beau ? voulait savoir, en même temps, Dorothée-Anne.

— Pourquoi Laure ?

— Parce qu'elle est censée s'y connaître en anatomie.

— Je ne me fie pas à ce qu'on m'enseigne, avertit l'étudiante. Revenez me consulter quand je me serai renseignée par moi-même.

— Le plus simple est qu'il nous le montre, suggéra Alexandra.

Ostensiblement indifférent à cette effervescence, Sivadone sortit de la salle à manger en poussant devant lui la table roulante sur laquelle il avait achevé d'équilibrer une charge d'assiettes et de plats vidés.

— Fait-il..., commença Francesca.

Mais Arno leva une main pour interrompre le questionnaire.

— La règle de cette maison, notifia-t-il, est qu'on n'y parle jamais de quelqu'un hors de sa présence.

— Que penses-tu de ce qu'ils en pensent ? ai-je demandé à Abeille.

Elle ne s'est pas prononcée, trop occupée à me retirer mes vêtements un par un.

Je suis entré en elle le plus lentement possible, sans quitter du regard l'*ubiquar*, dont les occupants semblaient, à leur tour, sur le point de s'animer pour de bon. Ils continuaient de s'interpeller, mais je ne distinguais plus leurs paroles, tandis que mon abeille bourdonnait en liberté près de mon oreille. Elle disait :

— Que c'est bon ! Oh ! que c'est bon, quand je te baise ! J'aime tellement te baiser ! Pourquoi est-ce que je ne te baise pas plus souvent ?

— Tu le fais souvent.

— Mais est-ce chaque fois le même toi ? Quand Arno me regarde, lui non plus n'est pas toujours la même personne. Et vous, lui et toi, ne me prenez-vous jamais pour une autre ? Comment fais-tu pour ne pas me confondre avec moi ? Dorothée-Anne t'aide-t-elle à t'y retrouver ? Elle est aussi bonne à baiser que moi. Tu me l'as dit : l'as-tu oublié ?

— Je pense à elle quand je suis en toi et je pense à toi quand je suis en elle.

— Si tu nous aimes assez, toutes les deux, pour nous aimer longtemps, un jour sa peau deviendra brune comme la mienne; et mes yeux, blonds comme les siens. Elle sera siamoise et je serai juive. Nous aurons encore embelli.

Elle frémissait comme une voix dans le vent; quémanda :

— Parle-moi. Fais-moi te parler.

— Chante comme tu sais chanter.

— Sens-tu comme mes jambes sont croisées sur tes reins ? Je viens de loin, d'au-delà de la plus grande mer, et tu es mon esclave blanc. Tu ne sortiras jamais plus de mon château où tu es entré ! Ton sexe est le plus heureux du monde, dehors et dedans. Il est fou et osseux comme une mangue de mon pays et fumé comme le miel que tu me voles dans la bouche. Mon pubis est ta ruche douce. Tu es ma reine et mon ouvrier.

— Dors, maintenant, l'ai-je bercée. Dors, ma châtelaine sauvage !

— Si je dors en faisant l'amour, quand est-ce que j'apprendrai à aimer ?

Soudain silencieuse, Abeille sent avec moi le plaisir qui me vient d'elle. Perdu en son incalculable essaim, je ne pense à rien, qu'à cette perfection qu'aucune pensée ne peut exprimer. Est-ce moi qui dis :

— Il n'y a pas besoin d'aimer pour jouir et faire jouir.

— Pourquoi ? s'étonne mon amante. Faire plaisir, aimer, n'est-ce donc pas la même chose ?

Je ne lui répondrai pas. Nous parlons tant d'amour et aimons si mal, éveillés ! Oui, il vaut mieux qu'Abeille s'endorme. Le temps d'un songe, elle a droit à cesser de rêver.

CHAPITRE II

INCARNATION

Qui donc, sinon toi ?
Quand donc, sinon aujourd'hui ?
Où donc, sinon ici ?

Karl Wolfskehl
(Les Quatre Miroirs)